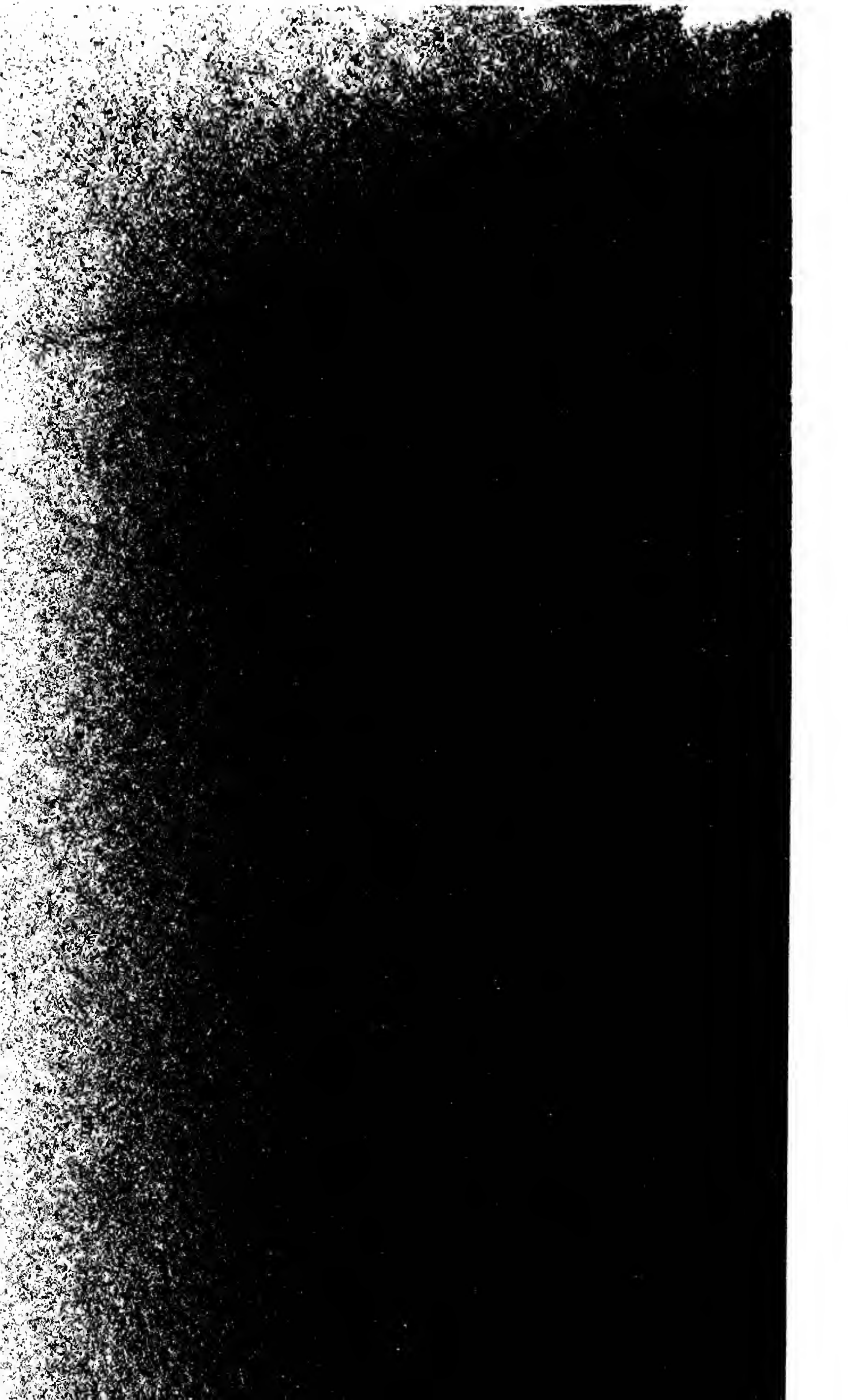


Claes, [illegible]
Jacques Cervi[illegible]





LOUIS CLAES

JACQUES GERVAIS

COMÉDIE EN 4 ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
A BRUXELLES
SUR LE THÉATRE ROYAL DU PARC
LE 24 NOVEMBRE 1882

BRUXELLES
MAISON FÉLIX CALLEWAERT PÈRE
imprimeur-éditeur
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

1882

LOUIS CLAES

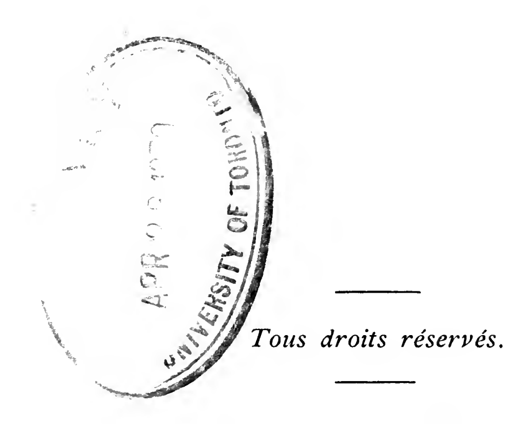
JACQUES GERVAIS

COMÉDIE EN 4 ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS
A BRUXELLES
SUR LE THÉATRE ROYAL DU PARC
LE 24 NOVEMBRE 1882

BRUXELLES
MAISON FÉLIX CALLEWAERT PÈRE
imprimeur-éditeur
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

1882



Pour la mise en scène, s'adresser à M. Harris Goutchalde, régisseur général du théâtre royal du Parc.

A

M. CANDEILH.

PERSONNAGES :

		Artistes qui ont créé les rôles :
JACQUES GERVAIS	MM.	PAUL ALHAIZA.
DU REUX		AUVRAY.
OCTAVE DESGRANGES		ALFRED RIGA.
GEORGES SAVRY		A. CANDÉ.
SYLVER.		FÉLIX HUGUENET.
LE DOCTEUR		PAUL LÉON.
ADRIENNE DU REUX	Mmes	SUBRA.
JULIETTE.		PRADIER.
DOMESTIQUE DE DU REUX . .	MM.	CHARLES.
DOMESTIQUE DE GERVAIS . . .		AUGUSTE.

(DE NOS JOURS).

JACQUES GERVAIS

ACTE PREMIER

Un salon fort riche; grandes portes au fond donnant sur un autre salon brillamment éclairé. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

DESGRANGES, SYLVER, ADRIENNE.

DESGRANGES.

Oui, madame; voici notre jeune Cicéron.

ADRIENNE.

Vous êtes deux fois le bienvenu, monsieur : d'abord comme stagiaire de mon mari, ensuite comme ami de M. Desgranges.

DESGRANGES.

Madame, vous êtes trop aimable.

ADRIENNE.

Vous avez déjà plaidé?

SYLVER.

Pas encore, madame. Mais ce cataclysme est annoncé pour après demain, à dix heures du matin, chambre correctionnelle.

ADRIENNE.

Je vous souhaite grand succès. Vous me conterez cela, j'espère. Je m'intéresse beaucoup aux débuts de ceux qui peuvent et qui doivent parvenir.

SCÈNE II

LES MÊMES, SAVRY.

SAVRY.

Madame...

ADRIENNE, *bas à Savry*,

Vous arrivez bien tard. Je vous attendais.

SYLVER, *à Desgranges*.

Qui est-ce?

DESGRANGES.

Un jeune ingénieur... charmant garçon.

ADRIENNE.

Un instant, M. Desgranges. (*Bas à Savry.*) Sans doute vous venez de chez M. Gervais? Sa maison doit

avoir pour vous des attraits qu'on ne saurait vous offrir ici.

SAVRY.

Madame...

ADRIENNE.

C'est bien. Nous avons à causer... seuls... ici... ce soir. (*Haut.*) M. Sylver.

SYLVER.

Madame?

ADRIENNE.

Donnez moi votre bras.

DESGRANGES, *à part.*

Lui! (*Haut.*) Madame, faites moi, je vous prie, la grâce de ne pas garder trop longtemps M. Sylver. Justement, je voulais...

SYLVER, *offrant le bras.*

Permettez, madame...

ADRIENNE.

Je ne veux pas vous enlever à votre ami. Déjà il me fait des yeux! (*Prenant le bras de Savry.*) Venez M. Savry.

DESGRANGES, *à part.*

Le présent... (*désignant Sylver*) et l'avenir... si je n'y prends garde.

SCÈNE III

DESGRANGES, SYLVER.

SYLVER.

Pourquoi m'avez vous empêché de...

DESGRANGES.

Parce que... parce que... Eh bien ! ne suis-je pas votre protecteur responsable? Tenez, asseyez vous là. Nous avons le temps. Aussi bien, il ne fait pas gai là dedans.

SYLVER.

C'est un cours que vous me proposez?

DESGRANGES.

D'humanitarisme transcendantal et de haute science atmosphérique.

SYLVER.

Diable! Moi qui viens de quitter les bancs de l'université. C'est dur.

DESGRANGES, *s'asseyant.*

Les bancs, oui. Mais ce fauteuil est doux et moëlleux. Chaque âge a son assise : à l'école, le bois brutal, indiscret. Au monde, le velours parfumé et caressant. Or, ce que je vous propose c'est une petite étude du monde sans laquelle le savant reste un ours et l'avocat, un sot.

SYLVER.

Et vous ne voulez pas que je reste un sot.

DESGRANGES.

Voilà justement qui prouve que vous ne l'êtes pas. La sottise est comme l'apoplexie : elle n'atteint que ceux qui ne l'attendent pas... Voyons... D'abord, savez-vous où vous êtes?

SYLVER.

Où je suis?... A l'un des mardis de madame Du Reux.

DESGRANGES.

Ce « madame » me fait plaisir. En effet, dans ces salons, pas plus de Du Reux, que sur ma main. Il travaille, lui... Mais connaissez-vous l'air que vous respirez? Possédez-vous ce que j'appelais tout à l'heure la haute science atmosphérique?

SYLVER.

Allez... j'écoute.

DESGRANGES.

Ici, chez un avocat, artiste lui-même, vous ne rencontrerez que des artistes; car j'appelle ainsi tous ceux qui ont l'intuition et le culte du beau, quel que soit d'ailleurs le métier qui les rive à la terre. Le monde se transforme : tenez, moi, par exemple... Regardez-moi bien. Ai-je l'air d'un notaire ? Franchement? Non, n'est-ce pas? Et vous savez bien que je le suis, notaire. Il y a soixante ans je me serais appelé Anselme Pelu-

chet ou Bartholomé Grimaud. J'aurais été raide comme un procès-verbal, triste comme un testament qui déshérite tout le monde, bête comme un contrat de mariage sans stipulation de dot. Et maintenant! J'ai la figure presqu'aimable. Je suis du *sport* ; j'aime les arts et m'appelle Octave, tout comme Auguste, empereur romain. Eh bien! Oui. C'est le monde renversé : l'artiste fait bâtir; l'épicier se ruine en bibelots et le procureur commet des élégies. Tout se déplace : passions et abus, argent et plaisirs. Quand tous les fils des croisés seront ruinés, c'est nous, hommes de lois et de protocoles, qui descendrons sur le *turf* et ferons courir.

SYLVER.

Les courses judiciaires!

DESGRANGES.

Oui... toques noires... Ecoutez, mon ami : Il y avait autrefois deux sociétés, (je ne parle pas du peuple qui n'était rien et qui n'est pas encore grand'chose) : la bourgeoisie — enrichie, ambitieuse, puissante; — l'aristocratie déchue mais résignée, en apparence du moins. Eh bien! Entre cette force et ce débris pousse une génération nouvelle, ardente et courageuse, que la liberté portait dans ses flancs et que les secousses sociales ont fait éclore. En politique, ils s'appellent progressistes, radicaux, socialistes, quand ils l'osent. Dans les arts : réalistes, naturalistes, impressionnistes, que sais-je? Politiques, ils visent à la justice... Artistes, à la sincérité qui est la justice de l'art. Ce n'est plus la bourgeoisie et ce n'est pas encore le peuple. Ils ont déserté celle-là

parce qu'ils la trouvaient trop bête, et évitent celui-ci parce qu'ils le voient trop malheureux. Aussi, pendant que le peuple continue, comme par le passé, à remplir consciencieusement son devoir, qui, comme chacun le sait, est de travailler, jeûner et payer, eux, élevés, grandis par leurs convictions généreuses, vivent plantureusement et font bonne chère comme des chanoines nourris par cette nouvelle église. En un mot ce sont les grands prêtres de la révolution, les évêques de la démocratie.

SYLVER.

Les évêques de la démocratie... Le mot est joli.

DESGRANGES.

Il est de moi.

SYLVER.

Je n'en doute pas.

DESGRANGES.

C'est dans ce monde, mon cher ami, que vous vous trouvez... monde intéressant, intelligent, toujours; parfois héroïque et sublime.

SYLVER.

Et les femmes de ces évêques? De ce monde?

DESGRANGES.

Sont du monde des femmes. Partout les mêmes, mon cher.

SYLVER.

Mais, si ce sont des évêques, ils n'ont pas la foi...

DESGRANGES.

Si, si... jusqu'au carême exclusivement... Puis, il y a ceux qui croient que c'est arrivé... Gervais, par exemple.

SYLVER.

Gervais?

DESGRANGES.

Un virtuose.

SYLVER.

C'est un musicien?

DESGRANGES.

Du tout : un industriel. Mais c'est le virtuose du dévouement. Diamant poli égaré sur le fumier social.

SYLVER.

Comme il doit se morfondre!

DESGRANGES.

Mais non... Il aime et absout l'humanité... C'est un... comment dirais-je?... Le contraire d'un égoïste...

SYLVER.

Un altruiste...

DESGRANGES

Altruiste?

SYLVER.

Oui : *ego*, moi. D'où égoïste... qui rapporte tout à

soi. *Alter*, autre, d'où altruiste... qui vit, qui se sacrifie pour autrui...

DESGRANGES.

Je connais moins le latin que le monde... Va pour altruiste... C'est bien cela. Je vais l'appeler « l'altruiste ». Personne ne comprendra et je passerai pour très profond.

SYLVER.

Il est ici ?

DESGRANGES.

Il viendra. Pas pour longtemps, par exemple. Dix minutes tout au plus. L'affaire de voir si personne ne pleure et de laisser tomber, en passant, trois ou quatre bonnes actions qu'il porte toujours sur lui.

SYLVER.

Vous me présenterez?

DESGRANGES.

J'y compte bien. Gervais vient ici ce soir pour faire votre connaissance.

SYLVER.

Ah!

DESGRANGES.

Un petit complot entre nous..... Et comme il importe que vous sachiez tout, j'ajouterai qu'il n'est pas marié... Mais chez lui vit une jeune fille charmante, un ange, dirais-je, si je n'avais banni ce mot de mon vocabulaire dès mon aventure avec... Valentine, la meunière.

SYLVER.

La meunière?

DESGRANGES.

Oui... une passion de jeunesse... Elle portait toujours sur elle plusieurs petits moulins pour ne jamais manquer l'occasion de jeter son bonnet par dessus... Bref, cette jeune fille s'appelle Juliette et je soupçonne fort Gervais de vouloir devenir son Roméo; bien entendu après le chant de l'alouette, au grand jour. Qui est-elle? D'où vient elle? Nul ne le sait. Elle lui dit « parrain ». Parrain! Cela ne veut rien dire... Pas maladroit du tout : On prend au berceau un marmot tout chaud; on le débarbouille, l'élève, le façonne à sa guise et quand la poupée est d'âge à dire autre chose que « parrain » on lui offre sa main et son cœur... quand on en a un.

SYLVER.

Cette jeune fille n'est pas venue ce soir?

DESGRANGES, *très vivement.*

Jamais.

SYLVER.

Comme vous dites cela! Jamais!

DESGRANGES, *très doux.*

Moi? Je dis : Jamais. Pas autre chose. Attention. Voici Gervais.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Desgranges, je vous cherchais.

DESGRANGES.

Permettez-moi de vous présenter mon jeune ami André Sylver, stagiaire de maître Du Reux, et qui ne demande pas mieux que de défendre à son tour...

SYLVER.

La veuve et l'orphelin.

DESGRANGES.

Pardon : la femme et le mari.

GERVAIS.

C'est une variante.

DESGRANGES.

Moderne, très moderne.....

GERVAIS, *à Sylver.*

Desgranges m'avait parlé de vous, Monsieur. J'ai beaucoup connu votre père. C'était un fort honnête homme.

DESGRANGES.

Je crois bien; si honnête qu'il en est mort.

SYLVER.

En effet, mon père n'a pas laissé de fortune.

GERVAIS.

Vous lui ressemblez, et je suis heureux de vous serrer la main.

SYLVER, *prenant la main de Gervais.*

Merci, Monsieur, pour ce bon souvenir.

GERVAIS, *à Desgranges.*

Eh bien, Desgranges, c'est entendu..... Vous avez dit à monsieur?....

DESGRANGES.

Pas encore.....

SYLVER.

Puis-je savoir?....

DESGRANGES.

Voici : Vous avez vingt-deux ans, mon ami, et vous êtes avocat. Fort bien. C'est une profession des plus honorables. Mais quand la fortune a oublié de vous faire des risettes, c'est le droit incontestable de mourir de faim pendant deux ou trois ans. Nous en causions avec Gervais. Ce qu'il faudrait à votre jeune ami,

disait-il, c'est d'être assuré contre les premières nécessités de la vie, implacables et mortelles dans la carrière qu'il a embrassée. Tiens! ajouta-t-il, j'ai besoin d'un secrétaire. Et ce soir, il est venu tout exprès. Cela vous va ?

SYLVER.

Secrétaire de monsieur Gervais!

GERVAIS.

Quelques heures par jour, à votre convenance. Car j'y mets pour première condition que vous ne négligiez en rien vos travaux du Palais.

SYLVER.

Oh! monsieur, que je vous suis reconnaissant!

GERVAIS.

Vous acceptez?

SYLVER.

Si j'accepte!... Quand, monsieur, pourrai-je avoir l'honneur de me présenter chez vous?

GERVAIS.

Quand vous voudrez.

SYLVER.

Demain matin?

GERVAIS.

Parfait.

DESGRANGES, *à Gervais.*

Moi aussi je dois vous voir demain.....

GERVAIS.

Oui..... je sais.. .. toujours la députation!

DESGRANGES.

Une dernière démarche d'ami.....

GERVAIS.

Ami! Ami! Cela vous plaît à dire.

DESGRANGES.

Comment! Je ne suis pas votre ami?

GERVAIS.

Vous ne me demandez jamais rien.

DESGRANGES, *à Sylver.*

Voyez-vous cela? Pour lui, les amis sont ceux auxquels on rend service.

SYLVER.

Et non ceux qui vous en rendent.

DESGRANGES.

Comme le médecin de Molière, nous avons changé tout cela.

GERVAIS.

Bonsoir..... (*à Sylver*) mon jeune ami, à demain.....

SCÈNE V

DESGRANGES, SYLVER.

SYLVER.

Il part?

DESGRANGES.

Que voulez-vous? Il n'a plus rien à faire ici.

SYLVER.

Mon cher monsieur Desgranges, merci! Vous pensez à mon avenir plus que moi-même.

DESGRANGES.

Je suis toujours ainsi quand cela ne me coûte rien. D'ailleurs, c'est Gervais qu'il faut remercier, ou plutôt la mémoire de votre père... Il y a des maniaques, voyez-vous, qui collectionnent à grands frais de vieilles ferrailles ou des monnaies qui n'ont plus cours. Gervais, lui, a la passion d'un autre bibelot tout aussi rare et beaucoup plus précieux : l'honnête homme. Il s'est trouvé que votre père faisait partie de sa petite galerie : à quelque chose honneur est bon. Comment le trouvez-vous?

SYLVER.

Bon comme le vin.

DESGRANGES.

Qui se laisse boire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SAVRY.

SAVRY.

Ah! Desgranges... Il y a Ferantin qui vous demandait...

DESGRANGES.

C'est juste. Il est là?

SAVRY.

Il va partir... Si vous voulez le voir, il n'est que temps.

DESGRANGES.

Vous venez, Sylver? (*Désignant Savry, à part*). Il restera le dernier... (*à Sylver*) Madame Du Reux est dans ce salon. Nous la saluerons en passant.

SCÈNE VII

SAVRY.

Elle m'a dit de l'attendre... Ah! si elle pouvait... Si ce n'est elle, ce sera moi... Cette chaîne me pèse. Il faut que je la brise.

SCÈNE VIII

SAVRY, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Enfin !

SAVRY.

Madame.....

ADRIENNE.

Nous sommes seuls..... Tout mon monde est parti. Causons.

SAVRY.

Adrienne.....

ADRIENNE.

Je vous ai prié de m'attendre ici parce qu'une explication entre nous est devenue nécessaire, inévitable.

SAVRY.

Une explication?

ADRIENNE.

Ne faites pas l'étonné. Ce moment vous l'avez provoqué, appelé, désiré.

SAVRY.

Moi?

ADRIENNE.

Il suffit.... Ma conduite sera franche et correcte..... Restons amis.

SAVRY.

Une rupture ?

ADRIENNE.

Oui.

SAVRY.

Vous ne m'aimez plus?

ADRIENNE, *le regardant en face, après un silence.*

Non..... Que voulez-vous? La nature humaine est ainsi faite. Il vient une heure où l'affection la plus sincère s'use et meurt. Il en est qui prolongent péniblement cette agonie de l'amour. Je ne connais pas de spectacle plus navrant. Quand mon cœur ne bat plus, mes lèvres ne sauraient sourire. C'est pourquoi je vous ai appelé.

SAVRY.

Ah! que je vous dois de reconnaissance pour cette noble façon d'agir! Oui, vous l'avez compris; c'est une comédie indigne de vous, de nous, celle qui essaie par le mensonge et l'hypocrisie de faire pour ainsi dire survivre l'amour à lui-même. Après tant de gages de tendresse, après tant de preuves de dévouement, rien ne pouvait plus rehausser votre image que cette nouvelle marque de loyauté. Merci donc, Adrienne .... ma chère Adrienne..... Mon estime pour vous sera éternelle.

ADRIENNE.

Rapportez-moi mes lettres. Je vous rendrai les vôtres.

SAVRY.

Comme vous me dites cela !

ADRIENNE.

Adieu !

SAVRY.

Non. Je ne veux pas vous quitter ainsi. Est-ce que je vous ai offensée? Alors, pardonnez-moi. Votre main, Adrienne; votre main.

ADRIENNE.

A quoi bon?

SAVRY.

Pour la couvrir de baisers et de larmes.

ADRIENNE, *tendant la main.*

Voyons ces larmes.

SAVRY.

Votre ami jusqu'à la mort.....

ADRIENNE.

C'est peut-être longtemps..... Adieu..... (*fausse sortie*) Ah! j'oubliais..... C'est monsieur Gervais qui me rapportera mes lettres et c'est à lui que je remettrai les vôtres.

SAVRY.

Monsieur Gervais?

ADRIENNE.

Oui.

SAVRY.

Pourquoi Gervais?

ADRIENNE.

Une idée.

SAVRY.

Ce n'est ni convenable, ni raisonnable.

ADRIENNE.

Vous trouvez?

SAVRY.

Pour vous, pour votre honneur.....

ADRIENNE.

Le beau secret de polichinelle!

SAVRY.

Initier un tiers.....

ADRIENNE.

Pardon..... Êtes-vous bien certain que monsieur Gervais soit un tiers dans l'occurrence?

SAVRY.

Que voulez-vous dire?

ADRIENNE.

N'est-ce pas à lui, son parrain, que vous devez demander la main de mademoiselle Juliette?

SAVRY.

Quoi! Vous saviez?....

ADRIENNE.

Il est juste, dès lors, qu'il soit complètement édifié sur l'homme auquel il confiera cette plante précieuse, d'autant plus que je le soupçonne fort de l'avoir cultivée pour l'ornement de sa propre serre.

SAVRY.

Ah! Madame, vous êtes cruelle!

ADRIENNE.

Je suis une femme.....

SAVRY.

Qui se venge.....

ADRIENNE.

Soit!... La vengeance suppose l'affront.

SAVRY.

L'affront?

ADRIENNE.

Vous oubliez, monsieur, que je suis une femme qui quitte son amant mais que son amant ne quitte pas. Il était de ma dignité de vous renvoyer sans autre forme

de procès. C'était mon intention. Mais devant votre inqualifiable froideur qui était presque du mépris, tout mon sang s'est révolté et j'ai perdu la tête. C'est une sottise, je l'avoue. Puisqu'elle est faite, j'irai jusqu'au bout. Oui, je savais que vous aimez cette femme..... Je dis femme, parce que pour nous toute rivale est une femme..... Alors, je suis allée au devant de la situation en vous donnant un congé qu'il ne me convenait ni d'attendre, ni surtout de recevoir. Je ne me dédis pas : vous êtes libre, mais j'exige cette rançon.

SAVRY.

Au moins vous êtes franche. Je vous en remercie et je suivrai votre exemple..... Eh bien! Oui, j'avais honte et remords. Quand un amour coupable comme le nôtre, ne brille pas d'une auréole éclatante et chevaleresque ; quand il se cache dans l'ombre et rampe à terre, c'est un boulet d'infamie que nous traînons après nous. Nous nous sommes trompés, Adrienne. Avouons-le : le bonheur n'était pas là. Nous le cherchions au loin et il était à nos pieds. Oui, à nos pieds, pour vous comme pour moi, madame; car il est tout entier dans la saveur du devoir et le respect du foyer.

ADRIENNE.

Vous êtes adorables, vous autres hommes! Comme vos sermons reflètent fidèlement toutes les nuances de votre cœur! A chaque passion son plaidoyer; à chaque caprice son paradoxe et vous avez une philosophie toute prête pour tous les genres de plaisirs... Vous me parlez aujourd'hui le langage de la vertu. Ce n'est pas celui d'il y a six mois à peine... Alors retentissait à mon

oreille une toute autre harmonie; celle de l'amour; de l'amour qui purifie, qui sanctifie tout, disiez-vous; de l'amour, la grande loi de la nature, le levier du monde, le dieu devant lequel tout être humain s'incline et fléchit le genou. Et je l'écoutais, cette voix! Et je croyais! Et je cédais! Maintenant c'est une autre chanson. Après l'épopée, l'idylle, et le lion s'est fait mouton... Et qu'a-t-il fallu pour amener cette conversion étrange, ce tardif et inespéré retour à la vertu si longtemps honnie et calomniée?... Ce qu'il faut toujours en pareille circonstance; l'appât d'une dot et le regard d'une pensionnaire... d'une demoiselle Juliette... chose... machin... comment donc s'appelle-t-elle, cette fleur?... Moi, je ne sais pas son nom et vous... le savez-vous?

SAVRY.

Madame!...

ADRIENNE.

Adieu... Vous savez ce que je vous ai dit. C'est la paix, c'est l'oubli, mais à cette condition.

SAVRY.

Vous persistez?...

ADRIENNE.

Plus que jamais...

SAVRY.

Mais dans quel but?

ADRIENNE.

Vous ne comprenez pas? Je vous croyais plus fort, mon cher.

SAVRY.

Eh bien !... Après tout, je dois la vérité à Gervais... Puisque vous m'autorisez, que vous exigez même... soit! c'est monsieur Gervais qui viendra.

ADRIENNE.

A la bonne heure.

SAVRY.

Quand?

ADRIENNE.

Après demain, à deux heures.

SAVRY.

C'est bien.

ADRIENNE.

Maintenant, je vous demanderai la permission de me retirer. Je me sens fatiguée ce soir. (*Elle sonne.*)

SAVRY.

Adrienne, pardonnez-moi le mal que nous avons fait. (*Le domestique entre.*)

ADRIENNE, *au domestique.*

Reconduisez monsieur...

SAVRY.

Adieu, madame. (*Il sort, suivi par le domestique.*)

ACTE II

Un salon. Ameublement sévère, vieux chêne. Grande porte au fond. Portes latérales. A droite une table bureau près de laquelle sont assis Gervais et Sylver. A gauche une causeuse. Sur le bureau un gros paquet de lettres. Devant Sylver quelques autres lettres ouvertes.

SCÈNE PREMIÈRE

GERVAIS, SYLVER, *tenant d'une main une lettre ouverte, de l'autre un crayon.*

GERVAIS.

Accordé.

SYLVER, *mettant une annotation sur la lettre et en prenant une autre.*

Bien... Un monsieur Bonnefoy, négociant, vous prie de lui avancer cinq cents francs pour son échéance de la fin du mois.

GERVAIS.

Ce monsieur Bonnefoy porte fort bien son nom, mais pas la moindre chance. C'est étonnant comme les honnêtes gens ont aujourd'hui du mal à arriver... Vous lui enverrez mille francs...

SYLVER.

Il n'en demande que cinq cents...

GERVAIS.

C'est un *minimum*...

SYLVER, *écrivant sur la lettre.*

« Mille francs »...

GERVAIS.

Qu'il me rendra...

SYLVER.

Quand?

GERVAIS.

Quand il pourra...

SYLVER, *prenant une autre lettre.*

Un certain Rumon, écrit une lettre éplorée.

GERVAIS.

Rumon?... Oui, Félix Rumon?

SYLVER.

Félix Rumon.

GERVAIS.

Il m'annonce tous les huit jours qu'il est à bout de ressources et qu'il n'a plus qu'à mourir...

SYLVER.

Et... il ne meurt jamais?

GERVAIS.

Jamais... Je ne veux pas non plus me laisser exploiter... Celui-ci est un drôle qui a ruiné sa mère en noces et orgies. La pauvre vieille est morte sur la paille... A lui... pas un sou...

SYLVER.

Faut-il lui répondre?

GERVAIS.

C'est inutile.

SYLVER, *jetant la lettre.*

Au panier... (*Prenant une autre lettre.*) Un monsieur Olivier De Rasse, ingénieur, vous demande de le commanditer pour une machine dont il est l'inventeur : le souffleur mécanique.

GERVAIS, *riant.*

Dont il est l'inventeur? Il dit cela?

SYLVER.

Oui...

GERVAIS.

Voyons. (*Sylver lui remet la lettre.*) En effet, ça y est : « dont je suis l'inventeur ». Par exemple! Elle est bonne celle-là!

SYLVER.

Quoi donc?

GERVAIS.

Figurez vous : je causais un jour avec ce De Rasse, du sort terrible des ouvriers verriers. Vous savez que ces malheureux, martyrs de leur travail, meurent presque tous poitrinaires. Je lui dis qu'il me semblait possible de remplacer l'homme par une machine, une espèce de ballon en caoutchouc qui, au moyen d'un mécanisme ingénieux, laissât échapper l'air avec la régularité et la précision de la poitrine humaine. Il mordit à l'idée et résolut de s'en occuper. Je vois avec plaisir qu'il a réussi. Mais tout de même c'est un peu osé que de m'écrire à moi qu'il en est l'inventeur.

SYLVER.

C'est un vol...

GERVAIS, *riant.*

Bah!... Les hommes sont bien amusants! Je garde cette lettre. Je lui répondrai moi-même. Je veux le féliciter de mon invention.

SYLVER, *prenant une dernière lettre.*

Enfin, un homme se présente avec de fort mauvaises références...

GERVAIS.

Ah?...

SYLVER.

Il a été condamné pour vol...

GERVAIS.

C'est lui qui le dit ?

SYLVER.

Pour expliquer qu'il ne trouve à se caser nulle part.

GERVAIS.

Voilà de la franchise au moins... Et que demande-t-il ?

SYLVER.

Du travail.

GERVAIS.

Il en aura. Faites le venir.

SYLVER.

Justement il dit qu'il se présentera ce matin et vous prie de le recevoir...

GERVAIS.

Certainement et je l'engagerai. Car si tout le monde le repoussait parce qu'il a volé une fois, il ne lui resterait d'autre ressource pour vivre que de voler toujours... Ce n'est pas une position sociale, cela.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *remettant à Gervais deux cartes de visite.*

GERVAIS, *lisant les cartes.*

« Octave Desgranges, notaire » Bien..... « Marquis de Rustières ».

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le marquis attend dans sa voiture... Ensuite, un homme du peuple est là, dans la bibliothèque. Il dit avoir écrit à Monsieur pour lui demander une audience.

GERVAIS.

C'est vrai (*à Sylver*), ce malheureux sans doute (*au domestique*). J'y vais (*fausse sortie*).

LE DOMESTIQUE.

Et Monsieur le marquis de Rustières ?

GERVAIS.

Ah !... Je ne pourrai le recevoir... (*à part*). Il n'a rien à me demander (*haut*). Je n'y suis pas. Quand à Desgranges, il est de la maison. Qu'il entre. (*Gervais et le domestique sortent chacun de leur côté*).

SCÈNE III

SYLVER, *puis* DESGRANGES.

SYLVER, *ramassant la correspondance.*

Diable! Quel dieu d'homme!

DESGRANGES, *entrant.*

C'est vous! Gervais n'est pas ici ?

SYLVER.

Il va venir et vous prie de l'attendre.

DESGRANGES.

Vous êtes donc entré en fonctions, si j'en juge par la volumineuse correspondance que voilà...

SYLVER.

Depuis ce matin. Je débute.

DESGRANGES.

Et... content ?

SYLVER.

Heureux... Cet homme m'étonne, me charme, m'éblouit...

DESGRANGES.

Ah !... Maintenant, mon cher, entre Gervais et Du Reux, parvenir n'est plus pour vous qu'une question de temps... Mais de la prudence, entendez-vous ? De la prudence... Surtout chez votre autre patron, un Othello blanc.

SYLVER.

Que voulez-vous dire?

DESGRANGES.

Sylver, mon ami, aimez-vous les femmes?

SYLVER.

Les femmes ?... Je ne sais pas.

DESGRANGES, *riant.*

Pas possible!

SYLVER.

Et vous ?

DESGRANGES.

Si je les ai aimées! Mais maintenant, mon pauvre ami, je suis l'amateur de tableaux qui visite un musée. Il contemple, il admire toutes ces belles choses. Mais en entrant, il en à pris son parti : il sait que ce n'est pas pour lui.

SYLVER.

Moi, j'ai aimé une jeune fille. Malheureusement elle était très riche.

DESGRANGES.

Ce n'est pas un défaut, cela.

SYLVER.

C'en était un pour moi... Un jour elle a épousé un monsieur encore plus riche qu'elle.

DESGRANGES.

Oui : un mariage d'inclination.

SYLVER.

J'ai beaucoup souffert. Puis je suis retourné à mes études.

DESGRANGES.

Des maîtresses qui ne trompent pas, celles-là... C'est tout?

SYLVER.

Si jamais je rencontre sur mon chemin une fille moins riche, pas riche du tout même, qui me plaise autant que me plaisait la première, je le lui dirai cette fois et si elle veut bien me le permettre, je l'épouserai. Nous aurons des enfants, beaucoup d'enfants, que nous aimerons et qui nous aimeront. Je m'efforcerai d'en faire de bons et utiles citoyens en leur donnant l'exemple du travail et de la justice. Voilà cher monsieur, tout mon roman et comme je comprends la vie. Car, on a beau dire, le mariage est encore le plus beau cadre de l'amour.

DESGRANGES.

Oui, pour les célibataires.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Ah ! Desgranges.

SYLVER.

Vous n'avez plus besoin de moi, monsieur Gervais ?

GERVAIS.

Non, mon ami.

SYLVER.

Je vais donc expédier ceci.

GERVAIS.

Parfait... Puis au Palais... au Palais... O jeune espoir du barreau !

SCÈNE V

GERVAIS, DESGRANGES.

DESGRANGES.

Eh bien ? Ce secrétaire ?

GERVAIS.

Mon cher, je suis enchanté de ce garçon là... A nous deux, voyez-vous, nous allons régénérer le monde.

DESGRANGES.

Ma foi! Il ne l'aurait pas volé..... Je ne pouvais donc arriver plus à propos : au nom de tous vos amis, je suis chargé de tenter un dernier effort pour vous faire accepter la députation que vous avez refusée jusqu'à présent. Vous le voyez : voici l'occasion pour vous d'exercer vos petits talents de réformateur.... en chambre..... sans jeu de mots, sans jeu de mots.

GERVAIS.

De la politique!

DESGRANGES.

Oui, de la politique..... pourquoi pas?

GERVAIS.

Il faut laisser cela aux avocats.

DESGRANGES.

Justement, c'est contre eux qu'on veut réagir. On se plaint de ce qu'il y a trop de beaux parleurs au parlement. Des discours, tant que l'on voudra. Mais des actes, oh! des actes!

GERVAIS.

Des actes!.... Voyez-vous le notaire! C'est une grande force que la parole. Ce siècle est le triomphe de l'éloquence.

DESGRANGES.

Et quelquefois l'apothéose du perroquet.

GERVAIS.

Je vous demande un peu, qu'est-ce que j'irais faire dans cette galère?....

DESGRANGES.

Puisque vous voulez mettre le monde sens dessus dessous.

GERVAIS.

Savez-vous ce qu'il nous faudrait, Desgranges?

DESGRANGES.

Des femmes fidèles.

GERVAIS.

Sans plaisanterie. C'est un ministère du travail.

DESGRANGES, *vivement*.

Rétribué par ceux qui ne travaillent pas.

GERVAIS.

Oui, du travail. Pourquoi pas? Nous avons bien un ministère de la guerre et nous ne la faisons jamais, la guerre, fort heureusement pour nous. J'entends par ministère du travail un pouvoir tutélaire où tous les griefs seraient exposés, tous les intérêts débattus, toutes les questions résolues; véritable trait d'union entre le patron et l'ouvrier; nouveau soleil levant, dont la lumière dissiperait l'orage qui gronde au loin. Quand vous aurez cela, quand on fera pour le peuple autre

chose que des phrases, j'irai où vous voudrez. Avant, pas. En attendant, avec l'aide de Sylver, je vais faire chez moi ma petite révolution : j'abolis le salaire et crée l'association. Je proclame et applique ces deux principes, véritables axiomes de l'humanité. *Premier principe :* tout homme a le droit de vivre convenablement de son travail, lui, sa femme et ses enfants. *Deuxième principe :* Tout travailleur doit être assuré contre la maladie, la vieillesse et les accidents. Voilà ce que je veux tenter, et si je réussis, j'aurai réalisé le rêve de toute ma vie.

DESGRANGES.

Mais, sacrebleu ! Je m'en doutais : vous êtes un socialiste.

GERVAIS.

Oh ! Des injures !

DESGRANGES.

Après cette profession de foi, je connais bon nombre de vos amis qui vous lacheraient..... Mais moi, cela m'est égal. J'adore le paradoxe.

GERVAIS.

Le paradoxe?

DESGRANGES.

Dame ! Vous aurez beau faire, il y aura toujours des riches et des pauvres.

GERVAIS.

D'accord ; mais le travailleur ne devrait jamais être un pauvre.

DESGRANGES.

Qu'il économise, parbleu!

GERVAIS.

Desgranges, mon ami... . vous me faites de la peine.....

DESGRANGES.

Ah?

GERVAIS.

Tourner au prud'homme! Vous, un garçon d'esprit!

DESGRANGES.

J'ai dit une bêtise?

GERVAIS.

Colossale.....

DESGRANGES.

Je ne suis donc pas dans le mouvement?.... Eh bien! Il faut aller défendre vos idées au parlement. La porte vous est toute large ouverte. On n'attend qu'un « oui ».

GERVAIS.

Et ce « oui » je ne le dirai pas.....

DESGRANGES.

Parce que?....

GERVAIS.

Parce qu'une fois entré dans le sérail, comme d'autres, qui pourtant en connaissaient mieux les détours, je ne

manquerais pas d'y être réduit aux proportions de certains... fonctionnaires peu enviables. Oh! L'on y met des formes, je le sais, et la chose se fait sans douleur. Mais je n'en serais pas moins..... décapité, ce qui est toujours désagréable..... Non..... Je crois mieux répondre à ma destinée en restant tout bêtement dans mon coin, avec mes amis, mes ouvriers, ma Juliette, mes affections, mes espérances, mes illusions, si vous voulez. C'est là, pour moi, le monde que je veux transformer. Si j'y réussis, j'aurai, me semble-t-il, accompli ma tâche d'homme. Car il est quelque chose de plus éloquent que la parole, c'est le fait ; de plus convaincant qu'un beau discours, c'est une belle action. Et alors, voyez-vous, il se trouvera, même au parlement, assez de voix émues et vibrantes pour dire : « Vous criez à l'impossible? Voyez : l'utopie est devenue réalité; le verbe s'est fait chair ».

DESGRANGES.

Certes, voilà qui nous promettait un orateur de plus..... C'est votre dernier mot?

GERVAIS.

Mon tout dernier mot.

DESGRANGES.

Allons!.... Il faudra que je me mette en campagne pour trouver un autre candidat! Quel métier!

GERVAIS.

Il sera bien vite trouvé.

DESGRANGES.

Qui ?

GERVAIS.

Du Reux, parbleu ! Il en meurt d'envie.

DESGRANGES.

A votre défaut, on y avait songé... Mais c'est encore un avocat.

GERVAIS.

Bah ! un de plus ou de moins... Si j'ai quelqu'influence sur le comité c'est Du Reux qu'il choisira. Pour lui c'est une belle cause de plus et il la défendra avec talent comme toutes celles qu'il entreprend.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOCTEUR, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE, *introduisant le docteur.*

Monsieur, c'est le docteur (*il sort*).

DESGRANGES.

Le docteur ?... Vous êtes malade?

LE DOCTEUR.

Mon cher Gervais... Monsieur...

GERVAIS.

Docteur vous avez visité l'usine?

LE DOCTEUR.

Oui, Rien. Tout ce monde se porte comme un charme. Et vous?

GERVAIS,

Comme vous voyez.

LE DOCTEUR, *lui tâtant le pouls.*

En effet : l'œil vif, le teint clair, la lèvre rose, le cœur heureux... Vous êtes la santé même... Bien le bonjour, messieurs.

SCÈNE VII

GERVAIS, DESGRANGES.

DESGRANGES.

Que signifie? Vous n'êtes jamais malade.

GERVAIS.

C'est un si brave homme! Et il a huit enfants!

DESGRANGES.

Mais puisque vous vous portez bien...

GERVAIS.

Je préviens les maladies. Un docteur, c'est comme un chat dans une maison : les souris ne viennent pas... D'ailleurs, comment faire la réputation d'un médecin, si, pour le consulter, vous attendez que vous soyez malade ?

DESGRANGES, *riant.*

C'est juste... Je vais prévenir le comité.

GERVAIS.

Dites lui bien que c'est en faveur de Du Reux que je me désiste... D'ailleurs, à la réunion de ce soir, j'irai moi-même défendre sa candidature.

DESGRANGES

Avec votre appui, nul doute qu'elle ne triomphe... Au revoir ! (*Fausse sortie*).

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JULIETTE, *une poupée dans les mains.*

JULIETTE, *apercevant Desgranges et cachant sa poupée.*

Oh !

DESGRANGES.

Mademoiselle... Je n'ai rien vu.

JULIETTE.

Après tout, vous pouvez voir, monsieur. Tenez.

GERVAIS.

Une poupée !

DESGRANGES.

La jolie personne !

JULIETTE.

N'est-ce pas ? C'est moi qui l'ai habillée...

DESGRANGES.

Tous mes compliments, mademoiselle.

JULIETTE, *plaçant la poupée dans un fauteuil.*

Là, mademoiselle, et soyez sage.

DESGRANGES, *se retirant.*

Au revoir, Gervais.

SCÈNE IX

GERVAIS, JULIETTE.

GERVAIS, *désignant la poupée.*

Qui est-ce ? Présente la moi.

JULIETTE.

C'est pour ma filleule. Car si vous êtes parrain, moi, je suis marraine.

GERVAIS.

C'est juste ; de Françoise, la petite d'un de nos ouvriers.

JULIETTE.

Elle était si triste ! Figurez-vous que l'autre jour sa mère l'avait envoyée faire une course au château de M. Pirard. La pauvre petite revint tout en pleurs. Elle avait vu les enfants Pirard jouant avec leurs poupées. Mais quelles poupées ! Des merveilles ! Des chefs-d'œuvre de grâce et de mécanisme, s'asseyant, se tenant debout, parlant peut être. Françoise, elle, n'avait plus le moindre petit morceau de poupée C'est pourquoi elle pleurait... Jean, son petit ami, ne parlait de rien moins que de partir pour la ville, d'enlever, de gré ou de force, une poupée en tout semblable à celle des Pirard et de l'apporter à Françoise...

GERVAIS.

Voyez-vous ce voleur ? Le brave petit cœur !

JULIETTE.

J'ai voulu empêcher ce rapt, ce crime, et voilà comment cette demoiselle est là...

GERVAIS.

Pourquoi les petits pauvres n'auraient-ils pas aussi leur part de joie ? Cela me rappelle qu'un jour j'ai dévalisé toute la boutique d'un confiseur au profit d'un *baby* en haillons, regardant d'un œil humide les Saints-Nicolas qui, de derrière leur vitrine, narguaient sa pauvreté... Tu as bien fait.

JULIETTE.

N'est-ce pas ?

GERVAIS.

Tu fais toujours bien. Tu vas au devant de mes moindres désirs. Ce que je pense tu le penses. Ce que j'aime tu l'aimes. Nos cœurs chantent si bien à l'unisson ! Tu es mon enfant, mon rêve et mon idéal.

JULIETTE.

Et je ne puis vous dire que « parrain ! »

GERVAIS.

C'est le seul nom qui convienne à notre situation. Je l'ai choisi parce que, dans ma pensée, il exprimait « soins, protection, attachement », bien qu'il ne répondît à aucun lien civil ou religieux. Car tous les deux, nous faisons partie de ce que Sainte-Beuve appelait « le grand diocèse » et que Renan définit : « ceux qui par respect pour la vérité ne la renferment pas dans une formule déterminée et se contentent de faire modestement le bien, sans oser croire qu'ils possèdent le vrai à eux seuls ».

JULIETTE

Etre bon c'est être dans le vrai.

GERVAIS.

Etre bon c'est être heureux... Aussi toute mon ambition, toute mon espérance était de te former, toi aussi, à cette école du respect de la liberté et de l'amour de l'hu-

manité Je suis assez recompensé, te voyant telle que tu es, c'est-à-dire, telle que je t'ai rêvée, souhaitée, voulue...

JULIETTE.

Cher parrain !

GERVAIS.

Une chose m'attriste.

JULIETTE.

Quoi ? Dites...

GERVAIS.

Je crains que tu n'aies pas en moi toute la confiance que je voudrais t'inspirer ;... (*un silence*). Depuis quelques jours tu parais préoccupée et rêveuse... Qu'as tu ? Tu peux me le dire... Est-ce que je ne te tiens pas lieu de père, de famille, de tout ?... C'est que, vois-tu, il vient une heure, à ton âge, où notre cœur, contenu et s'ignorant jusqu'alors, tout à coup se réveille et s'épanouit. Tout autour de nous s'est transformé, transfiguré. Ce sont bien les mêmes arbres, les mêmes fleurs, le même ciel, et pourtant la nature entière emprunte aux sentiments qui nous agitent un charme inconnu et mystérieux... Heureux si à cette heure de la vie on rencontre celui qui partagera peines et plaisirs, joies et tristesses. Il me semble... Si je ne me suis pas trompé, Juliette ; regarde... Oui, il est près de toi un homme qui te comprend et te chérit ; qui serait fier de te donner le bras, de t'appeler sa femme et qui, pour assurer ton bonheur, n'hésiterait pas à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang...

JULIETTE.

Cher parrain, vous m'avez devinée, vous m'avez comprise. Je suis sincère — vous le savez — et pour vous je n'ai pas de secrets. Je vous aurais tout dit, car vous êtes mon meilleur ami et je vous aime autant que je pourrais aimer mon père.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Savry...

JULIETTE, *à part.*

Lui !... Il vient...

GERVAIS.

Va, mon enfant... N'oublie pas (*désignant la poupée*).

JULIETTE, *prenant la poupée*

Je vais l'envoyer à la petite Françoise...

SCÈNE XI

GERVAIS, LE DOMESTIQUE.

GERVAIS.

Faites entrer monsieur Savry. (*Le domestique sort.*) Ah ! Elle ne m'aime pas !

SCÈNE XII

GERVAIS, SAVRY.

SAVRY.

Monsieur Gervais...

GERVAIS.

Savry...

SAVRY.

Vous fûtes pour moi plus qu'un patron, plus qu'un protecteur. Je vous dois tout : mon instruction, ma position, le pain, la vie. Dans un instant, peut-être, je vous devrai plus encore : le bonheur

GERVAIS

Georges, que voulez-vous dire?

SAVRY.

J'aime Mademoiselle Juliette et je viens vous demander sa main.

GERVAIS, *à part.*

Lui! Juliette! (*Haut.*) Jamais.

SAVRY

Et pourquoi?

GERVAIS.

Parce que...

SAVRY.

Dites.

GERVAIS.

Parce que vous êtes l'amant de madame Du Reux.

SAVRY.

Quoi ! Vous savez...

GERVAIS.

Vous avouez donc....

SAVRY.

Je le puis d'autant mieux que cette confession m'est imposée par la personne qu'elle devait compromettre.

GERVAIS.

Madame Du Reux !

SAVRY.

Qui, pour être certaine que je ne vous ai rien caché, exige que vous alliez vous même échanger notre correspondance.

GERVAIS.

Moi ?

SAVRY.

Demain, à deux heures, chez elle.

GERVAIS.

Que signifie ?

SAVRY.

Un caprice dont, en somme, je lui suis reconnaissant. Car s'il ne m'appartenait pas de vous livrer ce secret, d'autre part, il me répugnait de ne pas me présenter à vous tout entier, avec les erreurs et les fautes du passé. Au moins ainsi tous mes scrupules sont levés et je n'aurai pas encouru le reproche d'avoir voulu vous tromper.

GERVAIS.

C'est vrai. Mais si cette femme a exigé que vous me fassiez l'aveu de vos relations, c'est qu'elle vous aime.

SAVRY.

Non.

GERVAIS.

C'est qu'elle veut me fournir une arme victorieuse pour repousser votre demande. Eh bien! Si coupable que soit cet amour, ce n'est pas moi qui briserai le cœur d'une femme.

SAVRY.

Et si cette femme n'a pas de cœur?... Certes, il ne m'appartient pas de lui jeter la pierre. Elle a droit tout au moins à mon silence Mais je ne puis appeler de l'amour ces liaisons ténébreuses que la curiosité provoque, que la vanité enregistre et que la lassitude rompt. Elle est coquette et j'étais jeune. Voilà tout. Et parce que j'ai eu un moment de défaillance, parce que j'ai succombé où tout autre que moi eût succombé, il me serait défendu de relever la tête et de regarder le ciel?

Non, non ; ce n'est pas vous qui le soutiendrez, vous l'homme de tous les dévouements et de tous les pardons.

GERVAIS, *après un silence.*

Vous dites que cette femme n'a pas de cœur.

SAVRY.

Elle ne m'aime pas. Elle ne m'a jamais aimé.

GERVAIS.

Soit !

SAVRY.

Alors...

GERVAIS, *s'animant.*

Alors, Savry, vous allez faire vos malles et partir, dès ce soir. Oui, partir... Pour l'Amérique, l'Océanie... Où vous voudrez. Vous me devez bien cela, n'est-ce pas ? N'ai-je donc pas assez fait pour vous et pour elle ?... Vous avez un nom, de la science, du talent... Tout cela, vous me le devez... Donc partez. Vous pouvez vivre, être heureux partout, vous. Moi, je ne puis me séparer d'elle. C'est donc pour vous la donner, pour la jeter dans vos bras que je l'ai élevée ! C'est pour vous rehausser jusqu'à elle que je vous ai tendu la main ! Non. Jamais. Entendez vous... Jamais. Allez vous en. Partez.

SAVRY.

Je ne le puis, car je l'aime... Je vous avoue, Monsieur, que j'étais loin de m'attendre à pareil langage. Pour l'effort qu'il a dû vous coûter, j'aurais mieux fait

de ne pas le provoquer et de ne point vous donner l'occasion, à vous, Jacques Gervais, de reprocher un bienfait, ce qui est presqu'une insulte. En vérité, je ne sais pourquoi je suis ici. Car Juliette est libre : ne portant aucun nom, elle ne subit aucune autorité.

GERVAIS.

Quoi ! Vous savez?...

SAVRY.

Cependant je suis venu à vous comme à son protecteur naturel, à son seul arbitre dans la vie. C'est une marque de déférence que je vous devais. Mais puisque vous me repoussez, puisque vous me chassez, permettez-moi, de vous dire que ce n'est point ainsi que je comprends le dévouement. Pour moi, il est de son essence de marcher, de marcher toujours. S'il s'arrête, il est nuisible. S'il recule, il est criminel... A raison de ce que je vous dois et de ce que je vous estime, j'aurais pu vous faire tous les sacrifices, un seul excepté, celui de notre amour... Je dis notre amour... Car, sachez le, ce n'est pas moi seul que vous avez blessé et que vous aurez chassé d'ici... Adieu, monsieur... (*Fausse sortie.*)

GERVAIS.

Que dites-vous?

SAVRY.

Vous aurais-je parlé comme je l'ai fait si je n'y avais été autorisé?...

GERVAIS.

Quoi ! Juliette !...

SAVRY.

« Voyez parrain, me disait-elle; mais quelle que soit sa réponse, je ne serai jamais la femme d'un autre. »

GERVAIS.

Elle vous a dit cela? .. Restez. (*Il sonne*).

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur a sonné?

GERVAIS.

Priez mademoiselle Juliette de venir ici. (*Le domestique sort.*) Vous avez raison, Savry... Je suis un égoïste.

SAVRY.

Vous!

SCÈNE XIV

GERVAIS, SAVRY, JULIETTE.

GERVAIS.

Juliette, voici monsieur Savry qui vient nous faire ses adieux. Il quitte le pays.

JULIETTE.

Oh !

GERVAIS.

Non, non... rassure-toi.

SAVRY.

Juliette !

GERVAIS, *à Juliette.*

Vous l'aimez donc bien ?

JULIETTE, *serrant la main à Gervais avec reconnaissance.*

Oui.

GERVAIS.

Juliette, ce que je vous disais il n'y a qu'un instant... Cet homme qui vous aime... qui donnerait sa vie pour votre bonheur... C'était lui... Oui, c'était lui... (*A part.*) Hélas ! (*A Savry.*) Demain, à deux heures, chez madame Du Reux ?... J'irai.

ACTE III

Le décor du premier acte.

ADRIENNE, *assise*, *lisant*, *puis* SYLVER, *une serviette d'avocat sous le bras.*

ADRIENNE, *déposant son livre.*

Ah!.... Voici Démosthènes.....

SYLVER, *s'approchant.*

Avant les cailloux, madame, avant les cailloux.

ADRIENNE.

Eh bien! cette plaidoirie?

SYLVER.

Vous avez bien voulu me faire promettre, madame, de vous conter mon premier tournoi. Je m'exécute. J'accours tout chaud encore des ardeurs de la lutte.

ADRIENNE.

C'était superbe, je suis sûre.

SYLVER.

Superbe, c'est beaucoup dire. Convenable tout au

plus. D'ailleurs, la cause était fort belle : un gredin de la plus belle eau.

ADRIENNE.

Vous voulez dire que la cause était très mauvaise.

SYLVER.

Pardon. Excellente..... Défendre les honnêtes gens, la belle affaire! Ils se défendent tout seuls..... Mais un coquin, à la bonne heure! Le sujet se prête merveilleusement au nettoyage, et l'on ne court d'autre risque que de blanchir un nègre.

ADRIENNE.

Un changement de nationalité.....

SYLVER.

Et de couleur locale..... Donc, j'avais préparé ma harangue de longue main. J'avais soigneusement noté les effets et je savais au juste, où, à défaut de l'œil, il fallait une larme dans la voix. Hélas! Ces juges distraits, ces gendarmes bons enfants, ce public ébahi, exercèrent sur ma novice personne leur influence nauséabonde. De toutes mes belles phrases, si finement ciselées, si noblement arrondies, je ne me rappelais plus un traître mot. Mes yeux se troublèrent; une sueur froide inonda mon front; la fièvre s'empara de tout mon être. Et dans quelques minutes il me fallait parler, parler tout haut, parler tout seul, parler longtemps. La liberté de cet homme dépendait de mon adresse, de mon talent..... Mon talent!.... Comment avais-je accepté une responsabilité si lourde? Je tremblais de tous mes

membres. J'avais le cœur tout gros. Volontiers j'aurais pleuré, éclaté en sanglots..... J'éprouvais comme un remords anticipé. Ce n'était plus le client qui était l'accusé. Il était tranquille, lui !.... et je l'enviais presque. Le criminel, le coupable, c'était moi ; moi, chétif, m'essayant à ce colosse : la justice.

ADRIENNE.

Pauvre garçon !

SYLVER.

Un instant j'eus l'idée de déchirer ma robe et de m'enfuir au loin, dans les champs. Mais je songeai à mon pauvre père, qui avait fait de si lourds sacrifices pour assurer mon avenir. Et à travers le voile qui couvrait mes yeux, j'entrevis monsieur Du Reux, calme, impassible. Et lui, me disais-je, n'a-t-il pas eu les mêmes serrements de cœur ? N'a-t-il pas aussi connu et vaincu ces angoisses? Cependant, les témoins avaient défilé un à un ; le ministère public, jugeant sans doute l'affaire trop claire et l'avocat trop obscur, s'était borné à requérir l'application de la loi. Le président, un instant intéressé par un nouveau visage, leva la tête et me donna la parole d'un air bienveillant. Ah ! bien oui ! La parole ! Il ne me l'avait pas donnée du tout, la parole, car de ma gorge desséchée aucun son ne voulait sortir.

ADRIENNE.

Mon Dieu ! Que fîtes-vous ?

SYLVER.

Du geste je demandai un verre d'eau à l'huissier.

ADRIENNE.

Ah?

SYLVER.

Je l'avalai d'un trait, et, faisant un effort surhumain, je parlai...... Oui, oui; je parlai, une heure durant. Bien? Je ne crois pas. Monsieur Du Reux en jugera. Toutefois, l'auditoire parut satisfait, vu la quantité, peut-être, et quelques jeunes confrères présents vinrent me serrer la main en signe de félicitations.

ADRIENNE.

Mais c'est un succès.....

SYLVER.

D'estime, tout au plus.

ADRIENNE.

Et le client fut acquitté?

SYLVER.

Pas précisément : trois ans de prison.

ADRIENNE.

Il était donc bien..... nègre?

SYLVER.

Oh! Madame! De l'Afrique centrale!.... Vous lisiez, madame? (*Faisant un geste instinctif pour prendre le livre, puis s'arrêtant*) Pardon .... J'oubliais qu'il est malséant de regarder à ce que lisent les dames....

ADRIENNE.

Du tout. Vous pouvez voir. Je ne suis pas de ces femmes qui, pour dévorer un roman, s'enferment comme des pensionnaires en rupture de règlement. Ce que j'aime, je le lis. Ce que je lis, je l'avoue. Tenez.

SYLVER, *lisant le titre du volume.*

« Un mâle ». On peut dire de ce livre que c'est un mâle.

ADRIENNE.

N'est-ce pas? Cela nous repose de la civilisation. Nous sommes tellement amincis sous les mailles serrées des conventions et des préjugés qu'il suffit de nous montrer un homme quelconque, non tombé dans le piège, le premier venu, sauvage, bandit ou paysan, pour qu'il prenne tout de suite à nos yeux les proportions d'un héros. Dans notre société étroite et terre à terre, en connaissez-vous beaucoup qui obéissent à leur cœur, qui est notre instinct, à nous, gens du monde?

SYLVER.

Pour ma part, je n'en connais qu'un seul.

ADRIENNE.

Qui?

SYLVER.

Vous ne devinez pas?.... Mon patron... numéro deux.

ADRIENNE.

Monsieur Gervais?

SYLVER.

Un dieu, comme dit Desgranges.

ADRIENNE.

On dit que ce dieu aime sa filleule.

SYLVER.

Je ne sais.....

ADRIENNE.

Et il n'en est pas aimé... L'ingrate petite personne!.... Elle a donné son cœur à M. Savry.

SYLVER.

Vraiment?

ADRIENNE.

Vous connaissez M. Savry... Un jeune homme assez insignifiant, en somme..... Voilà les espérances de votre dieu par terre... C'est à dégoûter pour toujours du dévouement..... La récompense de la vertu!.... On ne voit ces choses qu'au théâtre. Acte dernier, scène dernière..... Ayez donc des ailes si vous osez; comme le papillon, vous vous brûlerez à la lumière, et en bas vous attend le coup de grâce de tout ce qui bave et rampe.

SYLVER.

Vous êtes désespérante, madame.

ADRIENNE.

Je suis vraie : un cœur, c'est une proie que le monde met en lambeaux.

SCÈNE II

LES MÊMES, DU REUX.

DU REUX, *à Sylver.*

C'est ici que je vous trouve?

SYLVER.

Maître, madame a bien voulu s'intéresser à mon début et je suis venu lui en rendre compte. J'attendais aussi votre retour, car j'avais hâte de connaître votre appréciation.

DU REUX

C'est vrai, je suis parti avant le dénouement. J'avais affaire à la Cour.

SYLVER.

Et assurément vous saviez à quoi vous en tenir sur le résultat...

DU REUX.

Mais... à peu près... Quatre ans?

SYLVER.

Trois, maître. Seulement trois.

DU REUX.

C'est un an de moins que je ne lui eusse donné. Ecoutez, monsieur Sylver. Je ne vous ferai pas d'inutiles compliments. C'est surtout pour nous, avocats, que les actes ont plus de poids que les paroles. Allez dans

mon cabinet. Vous y trouverez sur mon bureau le dossier d'une affaire Roland contre l'Etat. Etudiez ce procès, il est des plus importants. Nous sommes intimés. Vous le plaiderez avec moi à la Cour.

SYLVER.

O maître, merci, merci. (*Saluant*) Madame. (*Sortant, à part*) A quoi tient la destinée ! Heureux verre d'eau ! Brave huissier !

SCÈNE III

DU REUX, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Ainsi ce jeune homme...

DU REUX.

Ira très bien. Vous vous intéressez à lui?

ADRIENNE.

Mais oui... comme vous; comme monsieur Gervais.

DU REUX.

Gervais?... Quel rapport?...

ADRIENNE.

Vous ne savez donc pas?... Monsieur Gervais a rencontré monsieur Sylver, hier soir, chez moi, et il en a tout de suite fait son secrétaire.

DU REUX.

Ah!... sur votre recommandation?

ADRIENNE.

Mon Dieu! Oui et non .. Il n'a pas fallu le prier beaucoup.

DU REUX, *montrant une lettre.*

A propos de Gervais, voici une lettre qu'il m'écrit.

ADRIENNE, *un peu troublée.*

Une lettre?

DU REUX.

Lisez donc. On dirait que vous avez peur.

ADRIENNE, *prenant la lettre.*

Moi? (*Après avoir lu la lettre et la rendant à Du Reux.*) Mes félicitations, monsieur le député.

DU REUX.

Oui, je passe au poll. Gervais a voulu être le premier à me l'annoncer. D'ailleurs, après son discours d'hier soir, mon succès n'était plus douteux.

ADRIENNE.

Je savais bien....

DU REUX.

Vous saviez?... Quoi?

ADRIENNE.

Je prévoyais, veux-je dire, que monsieur Gervais se désisterait en votre faveur... Dieux! Qu'il faut donc peser ses paroles avec vous !

DU REUX.

La nouvelle me parvint au Palais et s'y répandit aussitôt. Je fus très entouré, vivement félicité... en face.

ADRIENNE.

Comment, en face?

DU REUX.

Oui, car, une fois le dos tourné, j'entendis dans un groupe ces mots déplaisants : « Gervais est un ami de la maison. Il devait bien cela à sa femme ».

ADRIENNE

Des envieux !

DU REUX.

Envieux de quoi?

ADRIENNE.

De votre talent, mon cher; de votre supériorité, de votre gloire.

DU REUX.

Ma gloire ?

ADRIENNE.

Aujourd'hui député; demain ministre. Cela vaut bien un méchant propos.

DU REUX, *s'animant peu à peu.*

Un jour, j'ai besoin de vingt mille francs. Gervais l'apprend, accourt et me les apporte. Voilà trois ans que je les lui dois et il ne me les a jamais redemandés... Un jeune homme, le fils d'un de mes premiers clients, m'est chaudement recommandé. Je le prends en stage. Avant que je lui eusse confié sa première cause, lui, toujours à l'affût devance et dépasse ma protection... Il faut un député... On acclame sa candidature. C'est l'homme de la situation, car il est à la fois l'honneur de la bourgeoisie, le soldat du progrès et l'espoir du peuple... Et cependant il recule... il refuse... Et pour qui? Pour moi... son obligé... ou plutôt, non, je me trompe... du moins on le disait au Palais, pour ma femme... Ah! ça! qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui me couvre de ses largesses et m'accable de ses bienfaits?

ADRIENNE.

Monsieur me fait l'honneur d'être jaloux?

DU REUX.

Jaloux? Un mouvement d'indépendance, tout au plus.

ADRIENNE.

Vous savez bien, mon cher, que Gervais est de la race des Terre-Neuve.

DU REUX.

Je ne crois pas aux chiens à deux pattes.

ADRIENNE.

C'est bien simple, après tout. Rendez-lui les vingt mille francs qu'il vous a prêtés.

DU REUX.

Comme c'est facile à dire !

ADRIENNE.

Voyons, monsieur mon mari, sommes-nous riches, ou sommes-nous pauvres?

DU REUX.

Nous sommes des pauvres riches ou des riches pauvres, comme vous voulez.

ADRIENNE.

Je vous ai apporté en dot trente mille francs par an.

DU REUX.

Et moi, madame, j'en gagne cinquante mille.

ADRIENNE.

Il me semble.....

DU REUX.

Il vous semble..... Que vous semble-t-il?

ADRIENNE.

Il y a beaucoup de gens qui vivent à moins.....

DU REUX.

C'est charmant!.... En effet. Mais ceux-là, ma chère, n'ont pas château dans les Ardennes, villa aux bords de la mer, hôtel à Bruxelles, hôtel à Paris, équipages, chevaux, laquais et tout ce qui s'en suit. Ceux-là ne se

paient ni Troyons, ni Meissonniers ; ils ne doivent pas quarante-cinq mille francs à leur couturier et ce n'est pas par soixante mille francs que se solde la facture de leur bijoutier.

ADRIENNE.

Je croyais à de la jalousie. Pardon..... C'est un accès d'économie qui vous prend.....

DU REUX.

Je vous admire, femmes, aux dots plantureuses ! Vous jetez par toutes les fenêtres de votre fantaisie, dix, vingt fois autant d'or que vous en apportez, et le pauvre mari, qui se tue à réparer ces brèches irréparables, n'en reste pas moins l'homme au beau parti. Oh ! Je vous entends. Il est le maître après tout. Que ne met-il un frein à cette chose qui ne souffre aucun frein : le caprice d'une femme ? Mais s'il l'osait, vous crieriez au despotisme, et Dieu merci ! vous avez assez de prétextes déjà pour vous venger de vos griefs vrais ou imaginaires sans qu'il vous fournisse celui-là. Puis...... après tout. On vous a aimées ! Que refuser à une femme qui s'est donnée à vous ?.... Le pli est pris. Il est trop tard. Un matin on se réveille ; la caisse est vide et l'amour s'est envolé.

ADRIENNE.

Si l'amour s'est envolé, à qui la faute, s'il vous plaît ?

DU REUX.

Au mari, naturellement. Il est absorbé par les nécessités de la vie, par les affaires. Les affaires ! Oh ! le vilain mot ! Il se tue au travail pour payer les créanciers. Il

néglige madame. Survient un troubadour qui roucoule la vraie chanson de l'amour. C'est bien fait. A-t-on idée de cela? Délaisser sa femme pour ses livres! C'est ainsi que tout, jusqu'à son labeur, conspire contre son honneur. Pour les hommes blasés, on a inventé les femmes de plaisir. A la femme mariée il faut..... l'homme de plaisir.

ADRIENNE.

Non, il lui faut, n'est-ce pas, l'homme indifférent, à la curiosité satisfaite, à la passion calmée? Cette femme n'est donc plus cette femme? Ce ne sont plus les mêmes yeux, la même main, les mêmes lèvres? Non. Reine d'un jour, son trône s'est écroulé. Déesse d'une nuit, elle est tombée du ciel. L'idole est renversée et ses débris jonchent le sol..... Mais, si après le premier moment d'épouvante et de surprise, la déesse se redresse; si la reine veut ressaisir son sceptre brisé; si l'idole, dans l'ombre, rassemble ses morceaux épars et juge qu'ils sont bons encore..... Oh! Alors! Comme vous n'oseriez invoquer l'amour, délaissé par vous comme un meuble inutile, vous appelez à votre aide la foi jurée que vous avez laissé se rouiller, les lois que vous avez faites contre nous, et l'honneur, ce drapeau tout déchiré que vous n'arborez que dans les grandes occasions..... Eh bien! je vous le déclare sans scrupule et sans honte; reine je suis; reine je resterai. Je ne m'avouerai vaincue que lorsque je serai terrassée; je n'abdiquerai que le jour où plus aucun sujet ne sera à mes pieds.

DU REUX, *colère.*

Taisez-vous! Vous êtes folle!

ADRIENNE.

Sachez-le : Nous femmes, nous avons aussi notre honneur. Il nous défend l'esclavage après avoir régné ; le suicide, après avoir goûté et savouré les délices de la vie. Adieu.....

DU REUX, *s'avançant.*

Malheureuse! je sais que vous me trompez.... Mais avec qui? Qui?

ADRIENNE, *à la porte, se retournant.*

Cherchez!

SCÈNE IV

DU REUX.

Femmes, matrones ou courtisanes! Et il n'y a plus de matrones.

SCÈNE V

DU REUX, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Pardon monsieur (*fausse sortie*).

DU REUX.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Je croyais madame dans ce salon.

DU REUX.

Madame ?

LE DOMESTIQUE.

C'est monsieur Gervais qui...

DU REUX.

Gervais ?... Il veut me voir ?

LE DOMESTIQUE.

J'avais l'honneur de dire à monsieur, que M. Gervais demande si madame peut le recevoir.

DU REUX.

Madame ! (*se contenant*) Oui... Je sais... C'est moi qui le recevrai... Pas un mot... Faites entrer...

SCÈNE VI

DU REUX, GERVAIS.

DU REUX, *à part.*

Décidément...

GERVAIS, *entrant, très étonné.*

Du Reux !

DU REUX.

Oui, moi. Cela vous étonne de me trouver chez moi ?... ou à peu près... J'allais chez vous. Vrai. J'allais

pour vous remercier. Mais puisque vous voilà... Mon cher ami ! que de reconnaissance je vous dois ! Vous, le digne, l'honnête, le pur par excellence... Vous vous effacez pour moi !

GERYAIS.

C'est-à-dire... je me débarrasse d'un fardeau sur vos épaules.

DU REUX.

Que les amis comme vous sont donc rares et précieux !... J'ai besoin d'argent. Vous me prêtez vingt mille francs.

GERVAIS.

Ta, ta, ta...

DU REUX.

Je ne vous les ai pas encore rendus.

GERVAIS.

Vous êtes si occupé !

DU REUX.

J'ai pris en stage un jeune homme que je veux pousser, et aussitôt vous trouvez le moyen, comme protection, de me dépasser de plusieurs longueurs.

GERVAIS.

Cela vous contrarie ?

DU REUX.

Il faut un député. L'opinion publique vous désigne, vous réclame. Vous refusez et c'est à moi que vous confiez le grand et périlleux honneur de vous remplacer.

GERVAIS.

Mon cher, vous exagérez et tant de lyrisme n'est pas de mise en de si simples choses. Si vous avez consenti à accepter le petit service que vous avez le tort de me rappeler, c'est en somme moi qui suis votre obligé. Dans ces circonstances le plus reconnaissant des deux est toujours celui qui rend le service parce qu'on lui a fourni l'occasion de le rendre. Quant à Sylver, j'avais besoin d'un secrétaire et je ne pouvais avoir la main plus heureuse. Enfin, la députation, je la refuse non pour vous être agréable, mais pour me rendre moi-même utile.

DU REUX.

Il n'en est pas moins vrai que vous fûtes pour moi un ami sincère et désintéressé. Oh! je le sais. On en trouve des amis! Mais de ceux qui escomptent leurs services, semant pour recueillir et mettant en coupe réglée les lâchetés de leur cœur. Les misérables! Ils vous ouvrent leur bourse mais ils vous prennent votre femme. Ils vous comblent d'honneurs, mais ils vous volent l'honneur. Vous, vous n'êtes pas de ceux-là. Oh! non! vous n'êtes pas de ceux-là!

GERVAIS

Pour Dieu! Qu'avez-vous?

DU REUX.

De la reconnaissance vous dis-je.

GERVAIS.

Je m'en vais. Car vous supposeriez bien, à la fin, que

je suis venu ici dans l'unique intention d'entendre mon oraison funèbre avant la lettre... de faire part.

DU REUX.

Je ne permets pas que vous partiez. Non, je ne le permets pas. Ma femme aussi est fort désireuse de vous voir, de vous remercier. Elle me le disait il n'y a qu'un instant.

GERVAIS.

Ah ?

DU REUX.

Je vais la faire prévenir. Je vais vous l'envoyer.

GERVAIS.

Ce serait, de ma part, manquer de galanterie que de ne pas céder.

DU REUX, *à part.*

Il venait pour elle ! (*Haut*). Moi, vous m'excuserez. J'ai une course à faire.

GERVAIS.

Allez-y...

DU REUX, *serrant fortement la main à Gervais.*

Au revoir donc, Gervais, mon ami.

GERVAIS.

Aïe !

DU REUX.

Quoi ?

GERVAIS.

Vous me serrez avec une violence!

DU REUX.

Pardon. Je suis si nerveux aujourd'hui.

GERVAIS.

Déjà la poigne du pouvoir...

DU REUX.

Marital... Marital seulement... Adieu...

SCÈNE VII

GERVAIS.

Il y a quelque chose... (*Prenant le livre déposé sur la petite table et lisant le titre*). Dis moi qui tu lis, je dirai qui tu es.

SCÈNE VIII

GERVAIS, ADRIENNE.

GERVAIS.

Madame...

ADRIENNE.

Veuillez m'excuser, monsieur. On me dit que vous êtes ici depuis quelque temps déjà.

GERVAIS.

En compagnie de M. Du Reux, madame.

ADRIENNE.

Mon mari vient de sortir.

GERVAIS.

Vous en êtes certaine?

ADRIENNE.

Parfaitement. Je l'ai vu qui sortait. J'ai donc toute liberté pour vous donner quelques explications au sujet d'une démarche que j'ai provoquée et qui peut vous apparaître comme un étrange caprice de ma part.

GERVAIS.

Madame, je n'ai pas à rechercher le mobile qui vous a déterminée...

ADRIENNE.

Mais moi, monsieur, je tiens à vous le faire connaître et vous allez comprendre pourquoi : un soir — peut être avez-vous eu la charité de l'oublier — à l'un de mes mardis, monsieur Savry et moi nous étions seuls dans ce salon. Tous vous étiez dans l'autre pièce, engagés dans je ne sais quelle entraînante discussion. Monsieur Savry s'était approché de moi et me disait pour la première fois ces trois mots toujours les mêmes, mensonge perpétré ou accepté, quelquefois l'un et l'autre, sur lequel pivote l'univers. Au même moment vous parûtes à la porte, une seconde seulement, car vous eûtes la

délicatesse de vous retirer aussitôt. Lui ne vous avait pas vu. Mais moi je compris que vous saviez tout. Cela est-il vrai ?

GERVAIS.

Mon Dieu, oui, madame. J'avoue mon indiscrétion involontaire.

ADRIENNE.

Quand je dis que vous saviez tout... Je veux dire que vous saviez trop, plus que ce qui était, plus que la vérité. Vous n'avez pas entendu en effet et monsieur Savry n'a pu vous dire que je lui eusse fait l'aveu que vous avez surpris de sa bouche.

GERVAIS.

Certainement non.

ADRIENNE.

Ah !... Nous, femmes du monde, nous sommes souvent exposées à pareilles tentatives. Est-ce à dire que si nous ne les repoussons avec éclat, nous sommes déchues et coupables ? Est-il bien nécessaire de briser un cœur, jeune et ardent qu'un commerce bienveillant peut sauver et guérir ? Je ne le crois pas. Nous avons un rôle plus humain à remplir, au risque de succomber à notre tour, et ce n'est pas en haut justicier que je me représente la femme.

GERVAIS.

Fort bien, mais la limite est souvent difficile à tracer et à respecter...

ADRIENNE.

Cette limite, monsieur, je ne l'ai pas franchie, jusqu'à ce jour du moins. C'est ce que je tenais à vous dire. Il

m'importait de vous faire revenir sur votre première impression qu'une circonstance toute fortuite que je viens de vous rappeler avait d'ailleurs rendu plausible. Convaincue que vous aviez surpris ce secret, heureusement peu terrible, je devais vous le dévoiler dans toute sa vérité, c'est à dire dans toute son innocence. Loin de me compromettre, je me justifiais, je me réhabilitais à vos yeux, ce qui est à la fois pour moi un plaisir et un honneur.

GERVAIS.

Ainsi ces lettres ?...

ADRIENNE.

Pur enfantillage. J'oserais les montrer à mon mari...

GERVAIS.

Ah !... Je suis vraiment heureux, madame, de ce que vous venez de me dire, non que j'aie à apprécier le plus ou moins d'intimité de cette liaison qu'en galant homme je dois en effet maintenant tenir pour peu compromettante, mais parce que vos paroles dissipent dans mon esprit une prévention qu'il avait eu, je l'avoue, la malveillance de concevoir.

ADRIENNE.

Une prévention ?

GERVAIS.

Oui, madame. Je croyais que loin de me montrer le peu de racines que cette affection avait jetées dans votre cœur, vous m'eussiez, au contraire, tenu le langage de la passion méconnue, trahie et révoltée...

ADRIENNE.

Moi, et dans quel but, s'il vous plaît ?

GERVAIS.

Pour faire échouer le mariage de M. Savry.

ADRIENNE.

Le mariage de M. Savry ? Il se marie, monsieur Savry ?

GERVAIS.

Vous ne le saviez pas?

ADRIENNE.

C'est le premier mot que j'en apprends.

GERVAIS, *sans prendre le change.*

Ah !

ADRIENNE.

Et qui donc épouse-t-il ? Une femme riche, sans doute..... C'est toujours sur les grosses dots qu'on se venge d'un amour incompris. Pauvre garçon !

GERVAIS.

(*A part*). Comédienne ! (*Haut*). Monsieur Savry épouse ma filleule, madame !

ADRIENNE.

Votre filleule? Pardon, monsieur. Qu'ai-je dit ?

GERVAIS.

Quoi donc?

ADRIENNE.

Je viens peut-être inconsciemment de compromettre cette union.....

GERVAIS.

Comment cela ?

ADRIENNE.

A la veille d'un acte si important de la vie, on peut, à la vérité, faire litière d'une passion usée, fatigante et fatiguée. Mais un amour qui a gardé toutes ses illusions, qui n'est pas mort, puisqu'il n'a pas encore vécu, et dont un sentiment de regret, de vengeance, un caprice, que sais-je, peut, un jour ou l'autre, assurer le triomphe..... Ça, c'est grave et mérite réflexion.

GERVAIS.

C'est tout réfléchi, madame.

ADRIENNE, *à part.*

Il ne l'aime donc pas, sa filleule.

GERVAIS.

Je sais maintenant, madame, ce que je voulais savoir. Aussi, il ne me reste plus qu'à remplir jusqu'au bout la mission que vous m'avez fait l'honneur de me confier.... Si vous voulez bien permettre..... (*Tirant de sa poche un petit paquet de lettres*). Voici vos lettres, madame.

ADRIENNE.

Et si je refusais de les accepter?

GERVAIS.

Vous ne le pouvez, madame. Vous n'aimez pas M. Savry. Alors, c'est moi qui exige...

ADRIENNE.

Qui exige?....

GERVAIS.

Oui, madame.

ADRIENNE.

Soit!.... (*Elle prend les lettres et va les déposer dans un meuble, d'où elle retire un autre paquet qu'elle présente à Gervais*). Tenez, Monsieur. (*Du Reux paraît*).

SCÈNE IX

LES MÊMES, DU REUX.

ADRIENNE.

Ciel!

DU REUX.

Vous excuserez, madame, ma hardiesse à me présenter chez vous sans y être annoncé, alors surtout que vous avez du monde; mais il me semble que je viens à point, sinon pour finir un dialogue que, malheureusement, je n'ai pu saisir, du moins, pour trancher une situation que je ne saurais plus tolérer.

ADRIENNE.

Que voulez-vous dire?

DU REUX.

C'est monsieur qui est votre amant?

GERVAIS.

Du Reux! Quoi ! vous supposez!....

DU REUX.

Je ne suppose rien, rien..... Seulement, monsieur, vous allez me faire le plaisir de me donner les lettres que madame vient là de vous remettre.

GERVAIS.

Des lettres?

DU REUX.

Inutile..... j'ai vu..... vu de mes yeux.....

GERVAIS.

Un enfantillage..... (*bas à Adrienne*). Vous le disiez...... puis-je?

ADRIENNE, *à Gervais*.

Je suis perdue.

DU REUX, *plus menaçant*.

Ces lettres, monsieur.

GERVAIS.

De quel droit?....

DU REUX.

De quel droit?.... Allons! Ces lettres.....

GERVAIS, *un moment indécis, puis très résolu.*

Non.

DU REUX.

Monsieur, je vous dois vingt mille francs. Demain je serai libéré et demain je me ferai justice. Sortez...

GERVAIS.

Me soupçonner, me méconnaître à ce point, c'est m'insulter.....

DU REUX.

Ce soir, vous recevrez mes témoins.

GERVAIS.

Soit! Monsieur... j'attendrai vos témoins. (*Saluant Adrienne*). Madame..... (*Il sort*).

ADRIENNE.

Je vous jure.....

DU REUX.

Des serments! Vous!....

ADRIENNE.

De grâce!.. écoutez-moi.....

DU REUX.

Non!

ADRIENNE.

Vous me repoussez? Vous ne voulez pas m'entendre?.... Eh bien! Faites. Battez-vous. Le repentir me vengera de votre mépris.

DU REUX, *sortant.*

Misérable! Votre amant, je le tuerai.

ACTE IV

(Le décor du deuxième acte.)

SCÈNE PREMIÈRE

GERVAIS, *finissant d'écrire. Il met l'écrit sous enveloppe, le cachète et le dépose sur la table.* LE DOMESTIQUE, *entrant et apportant une lettre.*

LE DOMESTIQUE.

De la part de M. Du Reux, monsieur.

GERVAIS, *vivement.*

De Du Reux? Donnez... C'est bien. (*Le domestique sort. Gervais brise l'enveloppe. Il s'en échappe vingt billets de mille francs.*) Ah!.... (*Comptant.*) Vingt... le compte y est... (*Mettant les billets dans sa poche.*) Le malheureux!...

SCÈNE II.

GERVAIS, SAVRY.

SAVRY.

Enfin, je vous trouve... Je suis venu hier soir.

GERVAIS.

C'est vrai... j'ai eu affaire... Je ne suis rentré que tard dans la nuit...

SAVRY.

Et?...

GERVAIS.

Voici vos lettres, Georges.

SAVRY, *prenant les lettres.*

Merci!... Tout s'est bien passé?

GERVAIS.

Très bien... Très bien... Vous aviez raison mon ami. Cette femme n'a pas de cœur.

SAVRY.

N'est-ce pas?

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *à Gervais,*

Monsieur Desgranges demande à voir monsieur.

GERVAIS.

Oui, oui... faites entrer. (*A Savry.*) Mon cher, vous m'excuserez. J'ai à causer avec Desgranges.

SAVRY.

Moi je vais brûler ceci... De cette faute il ne restera bientôt plus que quelques cendres et... l'oubli les emportera.

SCÈNE IV

GERVAIS, DESGRANGES.

GERVAIS.

Eh bien?

DESGRANGES.

Tout reste convenu comme il a été dit hier soir.

GERVAIS.

Alors, c'est pour ce matin?

DESGRANGES.

Oui... Dans une heure. Ici près, dans le petit bois, derrière votre propriété.

GERVAIS.

Comme je l'avais proposé.

DESGRANGES.

Vous vous battez à l'épée. Naturellement. Du Reux y est de première force et vous lui avez laissé le choix des armes.

GERVAIS.

Il l'avait incontestablement.

DESGRANGES.

Les maris ont toujours le choix des armes... Vous, tirez vous bien?

GERVAIS.

Je n'ai jamais essayé.

DESGRANGES.

Diable!

GERVAIS.

Oh! Je me défendrai; soyez sans crainte. Que voulez-vous? J'espérais finir tranquillement ma vie sans donner à une mouche l'occasion de se plaindre.

DESGRANGES.

Mais si on vous avait offensé?

GERVAIS.

Moi?

DESGRANGES.

Oui; si, par impossible, quelque malappris vous avait blessé dans votre réputation, dans votre honneur? Qu'auriez vous fait?

GERVAIS.

Je l'aurais plaint.

DESGRANGES.

Ah!... Maintenant, mon cher Gervais, que le témoin a rempli sa mission, permettez à l'ami de vous dire ce qu'il a sur le cœur. Plus je me creuse la tête pour deviner ce sombre rébus, plus je me heurte à l'impossible, à l'absurde. Vous nous avez défendu de discuter les causes de cet inexplicable et inexpliqué différend, ces causes restant d'ailleurs complètement obscures pour nous. Nous avons fidèlement suivi ces instructions. Toute question préalable d'excuse ou de rétractation ainsi écartée, nous sommes partis de cette idée que la rencontre était inévitable et que les témoins n'avaient qu'à en régler les conditions. Est-ce à dire que l'offense soit si grave qu'elle ne peut être lavée que dans le sang? Or, je ne vois qu'une offense de ce genre et...

GERVAIS.

Que voulez-vous? La fatalité.

DESGRANGES.

Enfin, vous n'êtes pas l'amant de madame Du Reux...

GERVAIS.

Certes non.

DESGRANGES.

D'abord parce que vous ne l'êtes pas...

GERVAIS.

Cette première raison dispense des autres...

DESGRANGES.

Ensuite, parce que vous aimez et épouserez votre filleule, mademoiselle Juliette.

GERVAIS.

Vous faites erreur. C'est Savry que Juliette épousera.

DESGRANGES, *vivement*.

Savry?

GERVAIS

Oui. Cela vous étonne?...

DESGRANGES.

Mais...

GERVAIS.

C'est lui que Juliette aime.

DESGRANGES.

Vrai, il y a des gens qui sont nés sous l'étoile de Vénus : les femmes se les partagent comme en famille on se partage un gâteau.

GERVAIS.

Que voulez-vous dire?

DESGRANGES.

Vous ne savez donc pas...

GERVAIS.

Non.

DESGRANGES.

Rien alors... Eh bien, oui, vous savez comme moi. Je le lis dans vos yeux. Ah ! mais ! voici la lumière qui se fait... Je ne suis pas si... notaire que vous croyez... Le mari se doutait et cherchait. Dans un moment... critique vous vous êtes trouvé sur son chemin et c'est vous, innocent, qui avez reçu l'averse. Et comme l'autre est votre ami, qu'il aime une jeune fille qui vous est chère et que cette jeune fille l'aime, pour ne pas livrer l'un, à une mort presque certaine, l'autre au désespoir, vous, vous vous sacrifiez, vous vous immolez pour eux. Est-ce clair ?

GERVAIS.

Vous rêvez.

DESGRANGES.

Eh bien, moi, je ne veux pas tremper dans ce dévouement là. Non. Je vais prévenir Savry. (*Mouvement de sortie.*)

GERVAIS, *le retenant.*

Voulez-vous bien...

DESGRANGES.

Alors, dites-moi franchement la cause de ce duel ?

GERVAIS.

Une question d'argent... une simple question d'argent.

DESGRANGES.

Bah !

GERVAIS.

J'avais prêté vingt mille francs à Du Reux.

DESGRANGES.

Je sais... Il avait commencé par me les demander... Et il ne vous les a jamais rendus.

GERVAIS,

Pardon... les voici.

DESGRANGES.

Ma foi! C'est vrai... Il aura mis sa femme au Mont de piété... Je comprends. Réclamer à un ami l'argent qu'on lui a prêté ! Il n'y a pas d'injure plus sanglante... Aussi je ne la fais jamais...

GERVAIS.

Alors, vous, vous ne redemandez pas à vos amis l'argent que vous leur prêtez.

DESGRANGES.

C'est-à-dire, que je ne leur en prête jamais.

GERVAIS.

J'ai été très vif, fort blessant...

DESGRANGES.

Mais cela ne vaut pas un coup d'épée, cela.

GERVAIS.

Dame ! S'il veut le donner...

DESGRANGES.

Comme intérêt !... (*Beaucoup plus gai.*) Oh ! Mon ami ! Que je suis donc content ! Que je suis content !

GERVAIS.

Pourquoi ?

DESGRANGES.

Pour ce que vous venez de me dire...

GERVAIS.

Ah ?

DESGRANGES.

Oui, je l'avoue ; je n'étais pas sans quelque appréhension. Mais à présent... puisqu'il s'agit d'une querelle des plus futiles... Vous en serez quitte, mon cher, pour une égratignure, une simple égratignure. On peut se fier à l'adresse de Du Reux.

GERVAIS.

En attendant, il faut tout prévoir. (*Allant à la table et y prenant le pli qu'il a cacheté*). En cas d'accident, voici mon testament.

DESGRANGES.

Quelle plaisanterie ! Vous auriez mieux fait de rédiger le menu du déjeuner, obligatoire mais non gratuit.

GERVAIS.

Il est écrit, daté et signé de ma main.

DESGRANGES, *prenant le pli.*

Testament olographe...

GERVAIS.

J'ai perdu de bonne heure mon père et ma mère. Je n'ai ni frère ni sœur. Je laisse mon bien à celle à qui j'aurais voulu donner mon nom.

DESGRANGES.

Vous l'avez élevée comme votre enfant, elle ne pouvait vous aimer comme votre femme. Le dévouement a de ces méprises.

GERVAIS.

C'est vrai... Je ne sais ce que le monde a pensé, voyant à mes côtés cette jeune fille qui m'appelait « parrain ». Ce que je puis affirmer et ce dont je lui suis reconnaissant — car nous en sommes arrivés à devoir de la reconnaissance pour ce qui est simplement justice — c'est que jamais il n'a osé porter la moindre atteinte à la réputation de cette jeune fille, restée intacte et pure, malgré l'anomalie de sa situation.

DESGRANGES.

Elle n'a pas de parents?

GERVAIS.

Sa mère est morte. Heureusement..... Je n'oserais

dire son nom. Et pourtant c'est le seul que porte sa fille. C'est le seul qu'entendra prononcer son mari le jour de leur mariage. Et il en rougira, peut-être!.... Écoutez, Desgranges, — car après le témoin, après l'ami, il me faut consulter le notaire, — ne puis-je pas reconnaître Juliette?

DESGRANGES.

Certainement.

GERVAIS.

Eh bien! Puisqu'elle ne veut pas porter mon nom, comme ma femme, je veux qu'elle le porte comme ma fille..... Que faut-il faire? Dites. Peut-être de longues formalités?

DESGRANGES.

Nullement..... Un tout petit acte de mon ministère, deux lignes..... Attendez. (*Tirant un papier timbré de sa poche*). Nous portons toujours nos armes sur nous. C'est très commode. On ne sait pas ce qui peut arriver. (*S'asseyant à la table et écrivant*). Nous disons donc : « Mademoiselle Juliette..... enfant naturel de..... de.... ». Le nom de sa mère?

GERVAIS

Faut-il le dire?

DESGRANGES

C'est indispensable..... pour l'identité.

GERVAIS.

Eh bien! Enfant naturel de . ..

DESGRANGES.

De?

GERVAIS.

Valentine Renaud.

DESGRANGES, *étonné*.

Valentine Renaud!

GERVAIS.

Dite « la Meunière ».

DESGRANGES.

Oui, oui.....

GERVAIS.

Qu'avez-vous?

DESGRANGES.

Quel âge a Juliette?

GERVAIS.

Dix-huit ans.

DESGRANGES.

Dix-huit ans!

GERVAIS.

Oui.

DESGRANGES.

Vous avez connu Valentine?

GERVAIS.

Pas même de vue..... Toute petite j'ai recueilli et élevé Juliette. Voilà tout..... Pourquoi me demandez-vous?

DESGRANGES.

Rien..... (*A part*). Je l'ai connue, moi. La gaillarde! (*Haut, écrivant*). « De Valentine Renaud ». Voilà qui est fait. Nous trouverons des témoins là-bas. (*Il met l'acte dans sa poche*).

GERVAIS.

Chut! Voici Juliette.

DESGRANGES, *à part*.

Qui sait? ...

SCÈNE V

LES MÊMES, JULIETTE

JULIETTE.

Pardon, parrain, je vous croyais seul.

GERVAIS.

Cet ami n'est pas de trop..... Et justement nous nous occupions de toi, mon enfant..... N'est-ce pas Desgranges?

DESGRANGES.

Oui..... mademoiselle.....

GERVAIS.

Écoute. Hier tu me disais : « Je ne puis t'appeler que parrain ». Tu avais raison. Nos cœurs étaient trop à l'étroit et à tout instant ils devaient se faire violence

pour ne pas éclater en tendres et affectueuses paroles.... Parrain ! Mais il porte un autre nom celui qui protège nos premiers pas et reçoit nos premières caresses; qui souffre nos douleurs et vit notre bonheur; qui pour nous pense et travaille, parle et agit, rit et pleure; qui nous voue sa vie toute entière et..... (*Savry entre*).

JULIETTE, *éclatant et tombant dans les bras de Gervais.*

Mon père!

SCÈNE VI

LES MÊMES, SAVRY.

SAVRY, *à part.*

Que dit-elle?

GERVAIS, *à Juliette.*

Oui, ton père..... Car tout cela, je l'ai fait..... Tout cela, je l'ai ressenti..... (*L'embrassant*). Mon premier baiser!

DESGRANGES.

(*A part*). C'est bête. Cela me fait quelque chose.

SAVRY, *s'avançant, à Gervais.*

Son père! ... Ah! pardonnez-moi..... Car j'ai eu l'ingratitude d'attribuer à un autre sentiment vos soins et votre protection. J'étais jaloux.

JULIETTE.

Jaloux?... J'adore mon père... Mais, vous, Georges, je vous aime.

GERVAIS.

Venez, Desgranges. Il est temps.

JULIETTE.

Vous sortez?

GERVAIS.

Ici près... Nous ne serons pas longtemps... Ma fille!... Adieu...

SCENE VII

SAVRY, JULIETTE.

JULIETTE.

Je ne commence à vivre que de ce jour!

SAVRY.

Je vous promets amour et dévouement, Juliette. Je suivrai les nobles exemples de l'homme de cœur qui est votre père... Le cœur! Souvent on méconnait sa voix; on étouffe ses aspirations. Et pourtant... Aimer! Tout est là... Oh! Je le sais. En s'abandonnant aux sentiments généreux de sa nature, on court le danger de se déchirer, de se tuer aux ronces du chemin. Qu'importe! si l'on tombe en soldat de l'humanité, au champ d'honneur...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, *puis* ADRIENNE.

LE DOMESTIQUE.

Madame Du Reux demande M. Savry.

SAVRY.

Madame Du Reux !... Laissez-nous, Juliette... Je vais voir. (*Adrienne entre. Le domestique sort.*)

ADRIENNE.

Veuillez m'excuser, monsieur. Une communication urgente... Mademoiselle, je vous fais fuir ?... Restez .. un instant. Le temps de vous gronder un peu. Savez-vous que j'aurais le droit de vous en vouloir? Me négliger ainsi !. . Je reçois tous les mardis et vous savez si vous seriez la bienvenue... Enfin !... Je pardonne à la jeune fille, mais je vous assure que je ne passerais pas son indifférence à madame Savry...

JULIETTE.

Madame, vous savez donc ?... Je ferai comme Georges me dira

ADRIENNE.

Toutes mes félicitations, mon enfant, et... soyez heureuse

JULIETTE.

Vous êtes bonne, madame. Je vous remercie de tout mon cœur... Permettez maintenant que je me retire...

ADRIENNE.

Je n'ai que deux mots à dire à M. Savry.

JULIETTE.

Adieu, madame.

ADRIENNE.

Adieu, non. Au revoir.

SCÈNE IX

SAVRY, ADRIENNE.

SAVRY.

Moi aussi, je vous remercie, madame.

ADRIENNE.

Et de quoi, s'il vous plaît?

SAVRY.

En vous voyant entrer, je l'avoue, j'ai cru que le bonheur m'échappait pour toujours... Je craignais une explication, un éclat.

ADRIENNE.

Vous me connaissez peu.

SAVRY.

Je me suis trompé. Je vous ai mal jugée... Pardon et merci encore.

ADRIENNE.

Ainsi vous me supposiez capable de faire de la peine à cette enfant qui n'en peut mais... Si je vous aimais je ne dis pas... Mais quand notre amour propre seul est en jeu, il existe entre nous, femmes, un pacte tacite qui nous commande une réserve, une modération réciproques : nous égratignons mais ne déchirons pas... Vous avez vos lettres?

SAVRY.

Je les ai brûlées.

ADRIENNE.

M. Gervais ne vous a rien dit?

SAVRY.

Rien.

ADRIENNE.

J'en étais sûre. J'ai donc bien fait de venir. Il faut que vous sachiez ce qui s'est passé.

SAVRY.

Que voulez-vous dire?

ADRIENNE.

Oh! C'était très beau! Très émouvant!

SAVRY.

Mais.....

ADRIENNE.

Mon mari avait des soupçons.

SAVRY.

Sur moi?

ADRIENNE.

Non..... Une fausse piste. Je ne sais quel fatal concours de circonstances insignifiantes.....

SAVRY.

Parlez... parlez donc...

ADRIENNE.

Il sortit sous mes yeux. Ce n'était qu'une feinte. Car presqu'aussitôt il rentra...

SAVRY.

Eh bien?

ADRIENNE.

Il surprit monsieur Gervais, essayant de dissimuler la correspondance que je venais de lui remettre.

SAVRY.

Et.....

ADRIENNE.

Une explication s'en suivit.....

SAVRY.

Gervais a tout dit, n'est-ce pas?

ADRIENNE

Explication vive, menaçante...

SAVRY.

Il a tout dit?

ADRIENNE.

Bref, monsieur Du Reux a chassé Gervais comme on chasse l'amant de sa femme quand on ne le tue pas.

SAVRY.

Mais il a dit.....

ADRIENNE.

Rien... Oh! très grand! très chevaleresque!

SAVRY.

Mais vous!

ADRIENNE.

J'ai essayé de le disculper. On m'a repoussée; outragée. Alors, voyant cela... j'ai laissé faire.

SAVRY.

Oh! mais moi !... Je ne veux pas que cet odieux soupçon ternisse le souvenir d'une vieille amitié... Je parlerai. Je dirai tout. Tout... dussé-je y perdre le bonheur et la vie.

ADRIENNE.

Maintenant, il est un peu tard peut-être.

SAVRY.

Que dites-vous ?

SCÈNE X

LES MÊMES, SYLVER.

SYLVER, *entrant vivement.*

Monsieur Savry !... Madame Du Reux ici !. . Monsieur Gervais, monsieur ?

SAVRY.

Qu'avez-vous ?...

SYLVER.

Le vague pressentiment d'un malheur.

SAVRY.

Parlez...

SYLVER.

Vous le savez, madame. Deux amis sont venus prendre M. Du Reux Ils portaient des épées.

SAVRY.

Madame !

ADRIENNE.

Vous ne me laissez pas le temps d'achever. . Eh bien ! Oui. En ce moment Gervais se bat pour vous.

SAVRY.

C'est indigne..

ADRIENNE.

Ne fallait-il pas vous donner le beau rôle ?

SAVRY.

Vite Sylver.

ADRIENNE.

Trop tard, vous dis-je... Voilà comme je me venge, moi... Je jette ce remords dans votre vie. C'est mon cadeau de noces.

SAVRY.

Ah ! si vous n'étiez une femme !

ADRIENNE.

Adieu. (*Elle sort.*)

SAVRY, *à Sylver.*

Viens, viens. C'est moi qui mourrai.

SCÈNE XI

LES MÊMES, GERVAIS, *blessé*, DESGRANGES, LE DOCTEUR, *puis* JULIETTE.

SAVRY.

Gervais !

JULIETTE, *entrant.*

Mon père !

GERVAIS.

Ne t'alarme pas, mon enfant. Ce sera bientôt tout.

SAVRY.

Pardon ! Pardon !

GERVAIS, *à Savry*

Jamais un mot. Jamais... Vous me le jurez.

SYLVER.

Docteur?

LE DOCTEUR.

Le coup est mortel : le cœur est atteint.

DESGRANGES.

Le cœur ! C'est par là qu'il devait mourir !

SAVRY, *à Gervais.*

Votre sang, votre vie, pour moi.

GERVAIS.

Pour elle . (*Expirant.*) Je l'aimais.
